HAL
open science

Les fortifications de l'Hispanie celtique

Pierre Moret, Luis Berrocal

To cite this version:

Pierre Moret, Luis Berrocal. Les fortifications de l'Hispanie celtique. Murus celticus. Architecture et fonctions des remparts de l'âge du Fer, Oct 2006, Glux-en-Glenne, France. p. 335-354. hal-00553671

HAL Id: hal-00553671

https://hal.science/hal-00553671v1

Submitted on 7 Jan 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les fortifications de l'Hispanie celtique

LUIS BERROCAL-RANGEL, PIERRE MORET

Les fortifications des Celtes de la péninsule Ibérique, vues du nord des Pyrénées, peuvent dérouter l'archéologue habitué aux réalisations homogènes de l'architecture laténienne. Non seulement elles sont très différentes des ouvrages défensifs de l'Europe moyenne, tant dans leur conception que dans leur mise en œuvre, mais en outre elles sont extrêmement diverses, comme si plusieurs traditions d'architecture défensive avaient coexisté dans l'aire celtique péninsulaire.

Ce constat, analogue à celui que l'on peut faire à propos de l'urbanisme, de l'architecture domestique, de l'armement, des éléments de parure ou de bien d'autres aspects de la culture matérielle des peuples hispaniques, a souvent conduit les auteurs de langue anglaise, allemande ou française à écarter ce dossier de leurs synthèses sur l'architecture celtique, alors même que la celticité des habitants d'une grande partie du centre et de l'ouest de la péninsule est un fait absolument indéniable. C'est à l'examen de ce paradoxe que nous nous attacherons dans cette communication, en tenant compte de la diversité des faciès régionaux, ce qui nous amènera à envisager séparément quatre aires de développement de l'architecture défensive protohistorique : le Centre-Est, l'Ouest, le Nord et le Nord-Ouest de la péninsule Ibérique.

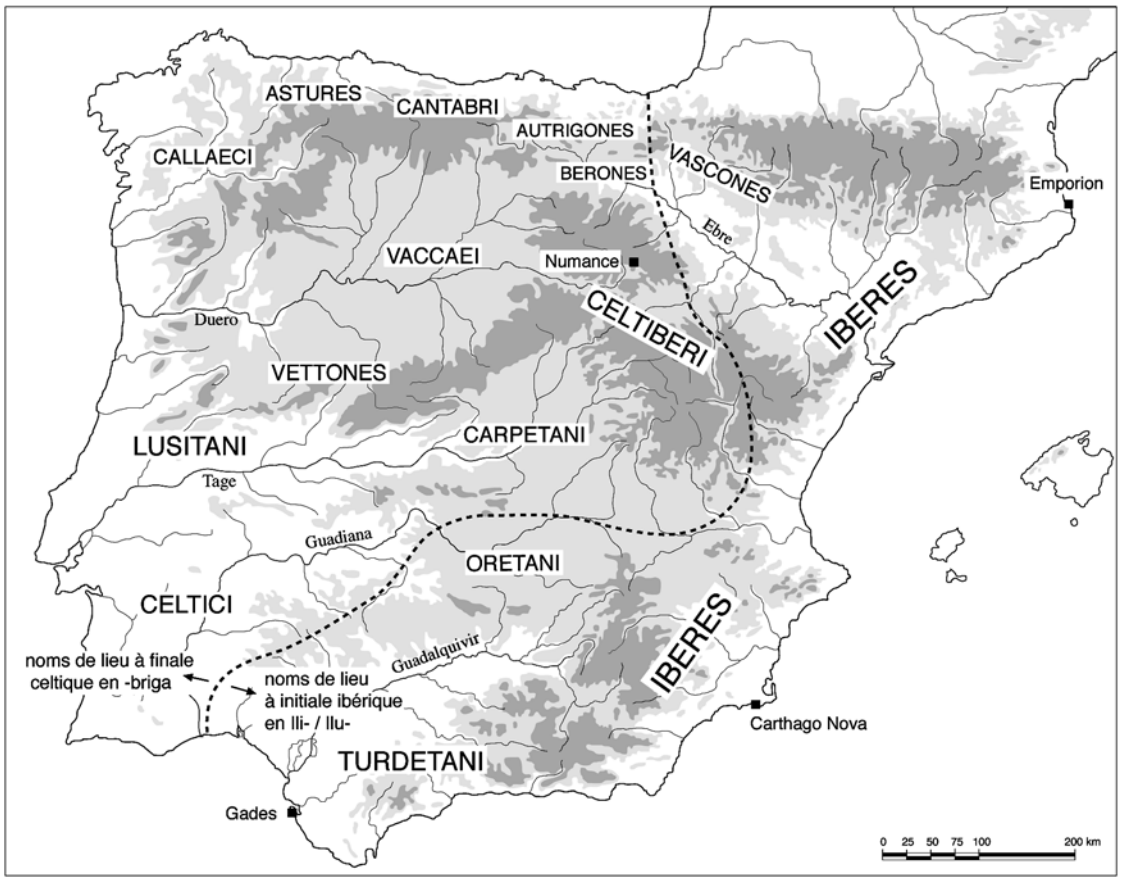
LES CELTES DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE : ACQUIS ET PROBLÈMES

Au début du XXIe siècle, malgré les constants progrès des connaissances sur la langue et l'archéologie des Celtes de l'Espagne et du Portugal, cette facette occidentale du monde celtique reste encore largement méconnue au nord des Pyrénées où l'on persiste encore, trop souvent, à réduire le concept de celticité au domaine hallstattien, puis laténien. Il est pourtant maintenant parfaitement établi, grâce aux études linguistiques et onomastiques (Untermann 1997), à l'archéologie (Lorrio 1997 ; Almagro-Gorbea *et al.* 2001 ; Jimeno 2005 ; Lorrio, Ruiz Zapatero 2005) et aux nombreux témoignages des sources littéraires (Koch 1979 ; Gómez Fraile 2001), qu'une grande partie du centre, du nord et de l'ouest de l'Hispanie était habitée, au second âge du Fer, par des populations celtiques (ill. 1).

Ce qui fait problème, c'est le processus qui a abouti à cette situation. En effet, à la composante celtique se sont ajoutées de nombreuses interactions avec les populations indigènes non indo-européennes de la péninsule et avec les communautés d'origine méditerranéenne – phéniciennes, carthaginoises et grecques – établies sur les côtes méridionales et orientales, de l'Andalousie à la Catalogne. Nous nous trouvons donc en présence de sociétés complexes dont les traits matériels détectables par l'archéologie résultent d'un processus polygénique d'une rare complexité.

Nous nous limiterons ici à ce constat, sans entrer dans les controverses qui entourent la question de l'origine et de l'ethnogénèse des peuples celtiques de l'Hispanie. Plusieurs thèses sont en présence : celle d'un processus cumulatif de longue durée engagé dès le second millénaire avant notre ère (Almagro-Gorbea 1994 ; 2005), celle qui postule l'existence d'un large substrat indo-européen

FICHTL (St.) dir. — *Murus celticus. Architecture et fonctions des remparts de l'âge du Fer.* Actes de la table ronde organisée par l'UMR 7044 de Strasbourg, l'UMR 6173-CITERES de Tours et Bibracte, à Glux-en-Glenne les 11 et 12 octobre 2006. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2010, p. 335-354 (Bibracte ; 19).



1. L'Hispanie celtique. Localisation des principaux peuples préromains de la péninsule et frontière linguistique entre les aires linguistiques indo-européenne et ibérique d'après la répartition des toponymes en -briga *(celtiques) et en* Il- *(ibériques).*

ancien, y compris dans des zones occupées plus tard par des populations non celtiques (Villar 1991), ou celle qui attribue un rôle prépondérant à des mouvements de population ayant pénétré en Espagne par la Catalogne entre le Bronze final et le premier âge du Fer, et dont la culture des Champs d'Urnes serait l'expression archéologique (Lorrio, Ruiz Zapatero 2005). Les linguistes, quant à eux, s'accordent à voir dans le celtibère une langue dont la formation remonte au tout début de l'âge du Fer (Gorrochategui 1994), mais renoncent pour la plupart à mettre en rapport la naissance de cette langue – ou son arrivée dans la péninsule – avec des données issues de l'archéologie. Il a été également rappelé qu'on ne pouvait exclure *a priori* l'éventualité d'événements migratoires brefs qui n'auraient pas laissé de traces archéologiques (Moret 2004a, p. 104 ; Marco 2004).

Il est certain, quoi qu'il en soit, que la celticité hispanique est basée sur un processus spécifique dans lequel des phénomènes de convergence avec le reste de l'Europe, atlantique ou moyenne, peuvent s'expliquer par des éléments de substrat communs, alors même qu'un flux permanent d'échanges de tous ordres avec le monde ibérique méditerranéen a pu masquer ou remplacer des traits qui, sous d'autres latitudes, passent pour des marqueurs d'identité celtique. Et il est également important de rappeler que les populations celtophones de l'aire hispanique n'ont pas connu au second âge du Fer un processus culturel intégrateur et uniformisant comparable à celui qu'a représenté la culture de La Tène pour l'Europe tempérée.

Le dossier des fortifications offre un bon exemple des problèmes que suscite cette celticité atypique. Les tentatives pour mettre en rapport telle ou telle caractéristique des fortifications hispaniques avec celles de la Celtique laténienne n'ont pas manqué, mais elles n'ont pas été toujours très heureuses. Ainsi, les remparts à parements multiples de la péninsule ont été tenus pour celtiques par Juan Cabré (1930, p. 30 sq), à partir de parallèles qu'il avait trouvés dans Déchelette (1927, p. 189-192), mais cette hypothèse, reprise par A. Soutou (1962, p. 345-349), ne résiste pas à l'examen. Il s'agit en effet d'une technique qui est largement attestée en Espagne et

dans le sud du Portugal à toutes les époques de la préhistoire récente et de la protohistoire, y compris dans des régions qui n'ont jamais livré le moindre témoignage d'une présence ou d'une influence celtique (Moret 1996, p. 228-230). Autre dossier qui fait encore couler beaucoup d'encre : celui des champs de pierres dressées ou « chevaux de frise », largement répandus dans l'intérieur et l'ouest de la péninsule, dont l'origine a été recherchée dans l'Europe hallstattienne (Harbison 1968), puis dans le monde atlantique. Mais, comme nous le verrons plus loin, ces démarches comparatives basées sur des hypothèses diffusionnistes n'aboutissent à aucun résultat probant.

Face à cette situation, l'un de nous concluait il y a une dizaine d'années : « Les fortifications du monde celtique péninsulaire n'ont elles-mêmes presque rien de celtique » (Moret 1996, p. 230). Certes, cette affirmation devra être nuancée, mais le bref parcours que nous allons faire dans les pages qui suivent montre à l'évidence une grande capacité d'adaptation aux conditions locales, que ce soient les conditions du milieu (morphologie des sites, matériaux disponibles) ou les échanges de savoir-faire technique et de modes architecturales avec les communautés voisines non celtiques. De fait, c'est le plus souvent en direction de la Méditerranée, celle des Phéniciens, des Grecs et des Ibères, que nous orientent les dossiers comparatifs, notamment dans le cas des murailles à caissons, sur lequel nous reviendrons.

Enfin, on ne saurait trop insister sur l'importance des processus internes au monde celtique péninsulaire : compte tenu de la longue durée dans laquelle s'inscrit le développement de ces sociétés (entre les deux jalons chronologiques que constituent la naissance de la langue celtibère au début du premier âge du Fer et la fin de la conquête romaine pendant le règne d'Auguste), des solutions architecturales originales ont pu voir le jour et se développer en terre hispanique sans qu'il soit nécessaire de leur chercher à tout prix des précédents extra-péninsulaires.

LA DIVERSITÉ DES FACIÈS RÉGIONAUX

Les différences que l'on constate à toute époque entre les réalisations de l'architecture défensive des diverses régions celtisées de l'Espagne et du Portugal s'expliquent à la fois par la diversité des milieux naturels, par la spécificité des substrats culturels et par l'intensité plus ou moins forte des relations tissées par les populations locales avec leurs voisins ibères, tartessiens ou turdétans.

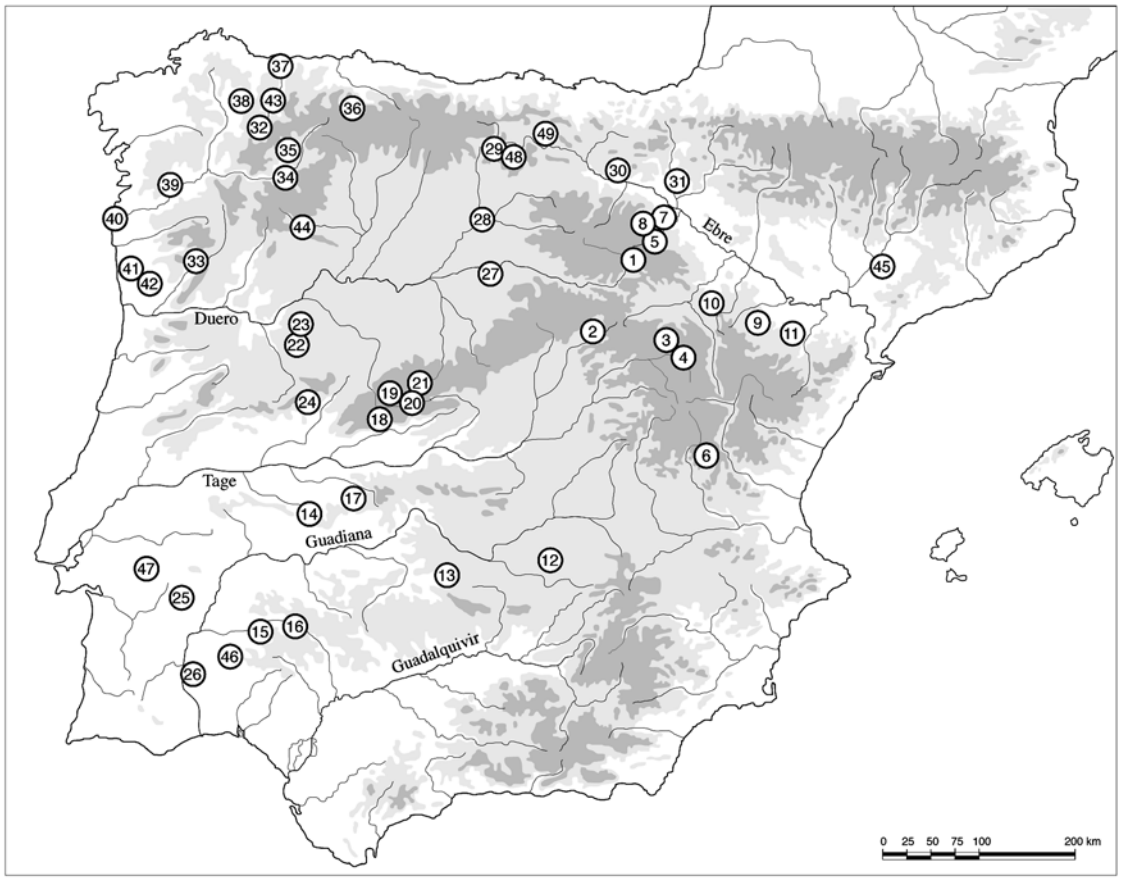
Les influences méditerranéennes les plus anciennes, à partir du VIIIe siècle, ne concernent guère que l'Extrémadure et le sud du plateau central. Elles sont le résultat d'échanges qui semblent avoir été intenses entre les communautés phéniciennes ou orientalisantes du sud de la péninsule et les populations de l'intérieur. Aux VIIe et VIe siècles, l'axe ouest-est de la vallée du Tage et l'axe sud-nord de la « Vía de la Plata », de Cadix à l'Extrémadure, sont jalonnés d'établissements fortifiés qui témoignent de la pénétration graduelle des modèles orientaux. La dynamique des innovations et des phénomènes d'hybridation déplace ensuite son foyer, à partir du IVe siècle, vers les régions de contact entre le plateau central et la façade orientale méditerranéenne : ce sont alors les modèles et les savoir-faire des Ibères que les Celtibères et les autres communautés celtiques de leur entourage vont se réapproprier.

En revanche, dans le Nord et le Nord-Ouest, l'historiographie récente tend plutôt à mettre l'accent sur la continuité des structures sociales et la permanence des formes dominantes de l'architecture et de l'habitat, à tel point que l'on constate la survivance de la « Culture des *castros* » bien après la conquête romaine, jusqu'au début du Haut Empire. Partout, cependant, pendant la très longue période de conflits – mais aussi d'échanges – qui s'écoule entre 218 (débarquement d'une armée romaine à Ampurias au début de la seconde guerre punique) et 19 av. J.-C. (soumission définitive des Cantabres), la présence militaire romaine en Hispanie a des répercussions visibles dans l'architecture indigène, à des degrés qui varient en fonction de l'éloignement d'une frontière qui progresse lentement d'est en ouest et du sud vers le nord.

Ces décalages et ces contrastes expliquent la diversité du tableau qu'offrent les données archéologiques. Nous aurions pu isoler de nombreux faciès locaux, plus ou moins facilement rattachables à des entités ethniques connues par les sources littéraires ou par l'épigraphie ; mais dans le cadre de cette communication qui ne prétend à rien de plus qu'à un bref tour d'horizon, nous avons préféré les regrouper dans quatre grands ensembles régionaux.

La Celtibérie et sa zone d'influence : vallée de l'Ebre, haute vallée du Duero et sud du plateau central (Orétanie, Carpétanie)

Dans cette vaste région située au cœur de la péninsule, les formes d'habitat des communautés du premier âge du Fer sont relativement uniformes.



2. L'Hispanie celtique. Localisation des principaux sites mentionnés dans le texte.

Ce sont des villages fortifiés de petite taille, traditionnellement appelés *castros*, dont l'enceinte est un simple mur de clôture au tracé plus ou moins sinueux qui épouse les courbes de niveau. Épaisses et souvent formées de parements multiples dans le haut Duero, plus minces dans la vallée de l'Ebre, ces murailles sont rarement dotées d'ouvrages de flanquement, et quand il y en a, leur forme irrégulière fait plutôt penser à des contreforts ponctuels qu'à de véritables tours. En outre, des champs de « chevaux de frise » sont attestés autour des *castros* dans la province de Soria (ill. 2, nº 1, 2).

Au second âge du Fer, à partir du Ve ou du IVe siècle selon les régions, les vallées de l'Ebre et du Segura favorisent la diffusion vers l'intérieur de formes architecturales et de procédés de constructions plus sophistiqués, développés par les Ibères de la façade méditerranéenne (sur ces derniers : Moret 1996 ; 2004 b). Ces modèles méditerranéens vont jouer un rôle fondamental dans la genèse de l'urbanisme et des fortifications de la Celtibérie (Lorrio 1997 ; Burillo 1998) et d'une grande partie de l'actuelle région de Castilla-La Mancha (Almagro-Gorbea 1976-1978 ; Benítez *et al.* 2004). Le rempart en maçonnerie mixte (soubassement de pierre et superstructures en adobes) est désormais la règle, renforcé par des fossés et, parfois, par des bastions de plan quadrangulaire.

Dans un premier temps, ces innovations restent associées au modèle villageois du *castro* de très petite taille. On observe ainsi, dès le Ve siècle, sur plusieurs sites de la province de Guadalajara comme La Coronilla ou El Ceremeño, l'apparition de tours quadrangulaires et de tracés à décrochements orthogonaux (Cerdeño 2005). Mais assez vite, ces nouvelles techniques de construction sont appliquées à des *oppida* de grande taille, comme El Molón de Camporrobles, entre les provinces de Cuenca et de Valencia, qui est doté d'une muraille mégalithique fruste, d'un fossé et d'une porte-tour au débouché d'un chemin à ornières creusé dans le rocher (Lorrio 2007) (ill. 2, nº 3, 4 et 5).

Mais c'est surtout aux IIIe et IIe siècles que les établissements celtibères croissent en superficie et en complexité défensive, les influences méditerranéennes, hellénistiques puis italiques,

se faisant surtout sentir à partir de la seconde guerre punique et du début de la conquête de l'Hispanie. C'est l'époque des grands *oppida* protégés par des systèmes de fossés complexes, surtout dans la vallée de l'Ebre (Asensio 1995), ou par des bastions et des portes à décrochements, comme à Castilmontán, Soria (Arlegui 1992) (ill. 2, nº 7-9). Murailles à caissons, fossés devant l'entrée et bastions quadrangulaires sont les principaux éléments d'une architecture militaire celtibère qui atteint son complet développement au IIe siècle, et qui fait montre dans certains cas d'un savoir-faire notable dans la taille presque régulière des blocs d'appareil (par exemple à Segeda II, Burillo 2003) (ill.2, nº 10 et 11). Ces innovations vont de pair avec le développement d'un urbanisme plus régulier, dans lequel les maisons rectangulaires à soubassement de pierre et élévation de briques crues forment des îlots compacts le long des remparts.

L'influence méditerranéenne est encore plus forte dans la Manche, territoire des Carpétans et des Orétans qui étaient en contact direct avec les Ibères de la région valencienne et avec les Turdétans de la vallée du Guadalquivir. D'où des réalisations qui rappellent par leur conception les fortifications ibériques ou turdétanes, mais adaptées à des agglomérations qui sont en général beaucoup plus grandes que celles des Ibères. En particulier, des modèles puniques semblent pouvoir être invoqués pour les tours tripartites du Cerro de les Cabezas de Valdepeñas (ill. 2, nº 12), (Moret 2006) et pour la muraille à casemates de La Bienvenida (l'antique *Sisapo*), à moins que celle-ci ne relève d'un contexte italique (Zarzalejos, Esteban 2007). (ill. 2, nº 13).

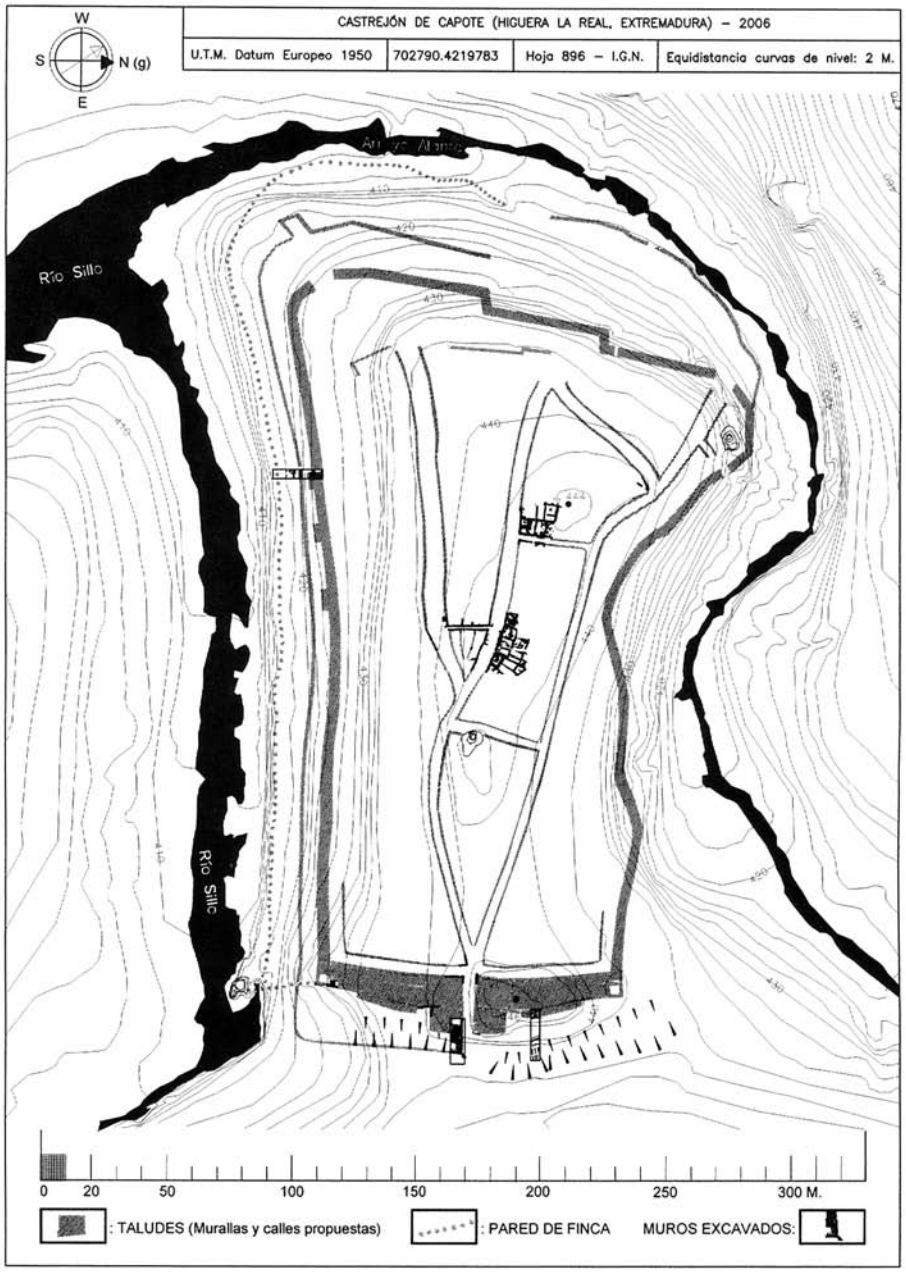
La Celtique occidentale (*Celtici*, Vettons, Lusitaniens)

Le panorama culturel que l'on perçoit dans les bassins supérieurs du Douro, du Tage et du Guadiana est particulièrement complexe. Le substrat atlantique s'y trouve plus ou moins altéré, selon les régions, par des influences orientalisantes en provenance du sud et du sud-est, ainsi que par l'expansion de la culture celtibère à partir de la fin du VIe siècle av.J.-C. (Álvarez-Sanchís 2003, p. 27 sqq.). Le développement de la poliorcétique semble dans ces régions plus récent et moins abouti que chez les Celtibères. À côté de traits plutôt conservateurs, voire archaïsants, comme les bastions curvilignes et les champs de pierres dressées, on voit apparaître au second âge du Fer de grandes enceintes de type proto-urbain, à plan relativement complexe. Les techniques de construction sont également plus frustes qu'en Celtibérie ou en Carpétanie, sauf aux deux derniers siècles avant notre ère.

L'arrivée dans l'ouest et le sud-ouest de la péninsule de populations issues de la Meseta, à partir du début du IVe siècle av.J.-C., induit la formation et le développement d'un complexe culturel particulier, celui des *Celtici* – tel est le nom que leur donneront les historiens romains de la conquête – établis dans la vallée du Guadiana et dans la Béturie, dans la partie occidentale de la Sierra Morena (Berrocal-Rangel 1992). Ces déplacements de population sont encore attestés peu avant la conquête romaine, comme le montre le cas exemplaire de Villasviejas del Tamuja, l'antique *Tamusia*, en Extrémadure (ill. 2, nº 14). On avait longtemps cru que les monnaies à légende *Tamusia*, typiquement celtibères par leur langue, leur métrologie et leur iconographie, avaient été frappées dans la vallée de l'Ebre, jusqu'à ce que les fouilles démontrent qu'elles avaient été frappées à 400 km de là, à Villasviejas del Tamuja, où des Celtibères s'établissent au IIIe siècle et construisent un nouvel *oppidum* fortifié (Burillo 1998, p. 306-308 ; Martín Bravo 1999, p. 196-199).

À la faveur de ces mouvements de population, l'urbanisme celtibère va connaître une large diffusion dans le centre et l'ouest de la péninsule, où il se conjugue avec des influences turdétanes venues du sud. Outre le cas de Villasviejas del Tamuja, on citera celui de Castrejón de Capote, chez les *Celtici* de la Béturie (Berrocal-Rangel 2007) (ill. 2, nº 15). Les fortifications de ces *oppida* comprennent des fossés creusés sur les côtés les plus accessibles, des murailles à tracé complexe renforcées par des tours et des bastions d'angle, des portes puissamment fortifiées (Berrocal-Rangel 2005) et, à Capote, une courtine à caissons spectaculaire, couverte à l'extérieur par un avant-mur (ill. 3) (Berrocal-Rangel 2007). Plus à l'est, on retrouve un dispositif similaire – apparemment typique de la région – sur le site d'El Raso de Candeleda, dont l'enceinte récemment fouillée est flanquée de bastions ou de tours quadrangulaires régulièrement espacées sur tout son parcours (Fernández Gómez 2005) (ill. 2, nº 18). Ce modèle est certes trop simple pour qu'on puisse lui attribuer une origine précise, mais il est indéniable qu'il présente des points communs nombreux avec les enceintes urbaines des Turdétans de la vallée du Guadalquivir (Escacena, Fernández 2002).

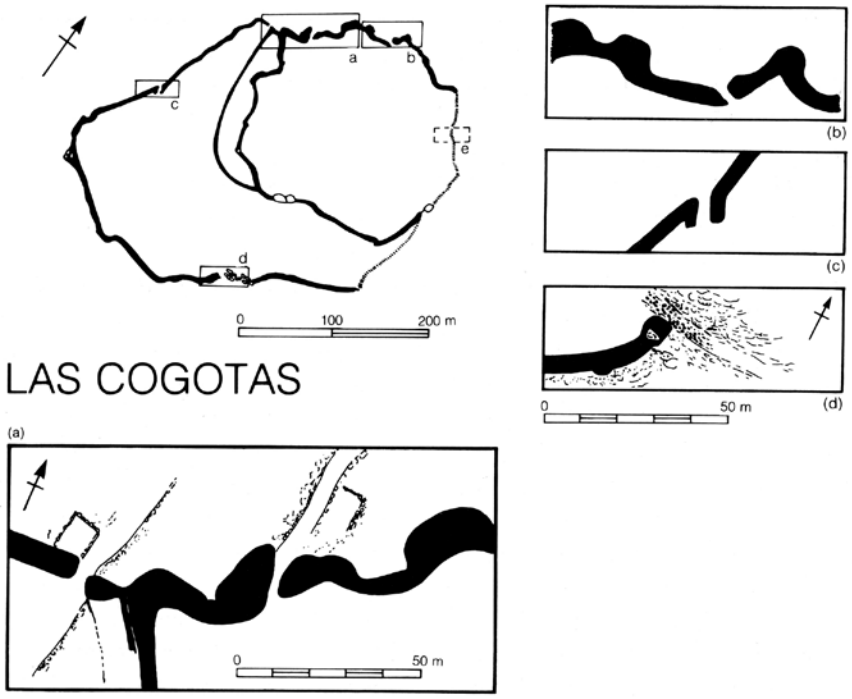
Cependant, dans la plupart des cas, la qualité des maçonneries est très fruste, et chez les *Celtici* comme chez les Vettons, les ressources architecturales restent limitées. De fait, les



3. L'Hispanie celtique. Plan de l'enceinte de El Castrejón de Capote (Badajoz), d'après Berrocal-Rangel 2007.

fortifications des régions situées entre Tage et Duero conservent des traits nettement archaïsants. L'un des plus perceptibles est l'emploi de bastions et de contreforts à plan curviligne dans les castros vettons des provinces de Salamanque et d'Avila, par exemple à Las Cogotas (Ruiz Zapatero, Álvarez-Sanchís 1995) (ill. 2, nº 21 ; ill. 4 et 5). On voit bien apparaître ici et là des tours quadrangulaires, mais c'est à date tardive, pas avant la fin du IIIe siècle, et les tours curvilignes se maintiennent jusqu'après la conquête romaine, comme on a pu le constater sur les sites de Yecla de Yeltes et de Las Merchanas à Salamanque (ill. 2, nº 22 et 23). De même, chez les *Celtici*, des champs de pierres dressées et des murailles vitrifiées – sur lesquelles nous reviendrons plus loin – sont encore attestées au moment de la conquête romaine (Berrocal-Rangel 2003). Les cas les mieux connus sont ceux de Monte Novo dans le Haut Alentejo (Burgess *et al.* 1999), de Passo Alto dans le Bas Alentejo (Soares 2003), chez les *Celtici*, et de El Gasco (Cáceres), chez les Vettons (Díaz Martínez 2003) (ill. 2, nº 24-26).

Autre caractéristique de cette région : la mise en œuvre d'appareils de grands blocs, parfois proprement mégalithiques, comme à La Mesa de Miranda (Chamartín, Avila) (Álvarez-Sanchís 2007)



4. L'Hispanie celtique. Plan de l'enceinte de Las Cogotas (Cardeñosa, Ávila), d'après Ruiz Zapatero, Álvarez-Sanchís 1995, fig. 4.

5. L'Hispanie celtique. Muraille et champ de pierres plantées du castro de Cogotas (Cardeñosa, Ávila). Cliché Luis Berrocal.

(ill. 2, nº 19). Le tracé des enceintes est irrégulier, soumis aux accidents du terrain, et parfois même remplacé par des affleurements rocheux naturels. Seuls les abords de l'accès font l'objet de soins défensifs particuliers et comportent des ouvrages élaborés (tours ou bastions, fossés), souvent ajoutés tardivement. Ce contraste entre divers secteurs de l'enceinte illustre bien la nature ambivalente de l'architecture défensive des Vettons et des *Celtici*, aux confins de l'aire d'influence méditerranéenne et du domaine très conservateur du nord-ouest de la péninsule, lequel restera longtemps ancré, comme on le verra, dans des traditions qui remontent au Bronze final.

Le nord du plateau central (Vaccéens, Bérons, Autrigons)

L'évolution des régions qui correspondent à peu près aux actuelles communautés autonomes de Castilla y León, de La Rioja et de Navarre présente beaucoup d'analogies avec l'Ouest que nous venons d'évoquer : dans les deux cas, le phénomène qu'on a accoutumé d'appeler « celtibérisation » s'exerce sur l'architecture comme dans bien d'autres domaines. Chez les Bérons de La Rioja, l'assimilation est même si marquée que ce peuple est souvent classé dans un grand ensemble celtibère (Burillo 1998, p. 182-186 ; Gómez Fraile 2001, p. 95-98, 124).

Au second âge du Fer, l'urbanisme est proche de celui des Celtibères, avec des enfilades de maisons rectangulaires mitoyennes séparées par des rues plus ou moins parallèles, comme le montrent les fouilles de Las Quintanas de Padilla de Duero (Valladolid), La Hoya de Laguardia (Álava) et Las Eretas (Navarre), sites dont les chronologies vont du Ve au Ier siècle av. J.-C. (Sanz, Velasco 2003 ; Llanos 1995) (ill. 2, nº 27 et 30-31). Les fortifications présentent en revanche un certain nombre de traits originaux. Les tracés des murailles sont simples, linéaires, et les ouvrages de flanquement sont très rares, ce qui dénote un faible impact des modèles venus de la Méditerranée (Berrocal-Rangel 2004, p. 36-38). Des fossés périmétraux sont souvent observés, comme à Las Quintanas de Padilla ou à Valoria la Buena (Sacristán *et al.* 1995, p. 344 sqq) (ill. 2, nº 28).

Mais surtout, cette région est caractérisée par l'usage prédominant de la brique de terre crue ou de la terre banchée, ce qui peut facilement s'expliquer par les contraintes du milieu : tant dans la haute vallée de l'Ebre que dans celle du Duero, de nombreux oppida sont implantés sur des terrasses alluviales où la pierre fait généralement défaut. L'existence de muraille pouvant se rattacher aux types laténiens des remparts à poutrage interne a été parfois suggérée, mais il s'agit – par exemple à Monte Bernorio, dans la province de Burgos (ill. 2, nº 29) – de fouilles anciennes peu explicites, et ces hypothèses demanderaient à être vérifiées (discussion *in* Moret 1991, p. 19).

Mais on ne doit pas exclure *a priori* l'éventualité d'un rapprochement avec l'architecture défensive de l'aire laténienne, pour deux raisons : d'abord parce que les cas envisagés sont tardifs (IIe ou Ier siècle av. J.-C.), et appartiennent donc à une époque où les mouvements de troupes et de personnes déplacées étaient intenses dans l'intérieur de l'Hispanie ; ensuite parce que, comme on le verra plus loin, les techniques mixtes employant la pierre et le bois s'inscrivent dans l'ouest et le nord de la péninsule dans des traditions locales qui remontent à l'âge du Bronze.

Le Nord-Ouest et la corniche Cantabrique : Cantabres, Astures, Gallaïques

Dans ces régions, nous avons affaire à des traditions d'architecture défensive extrêmement conservatrices, marquées tout au long de l'âge du Fer, et jusqu'aux décennies qui suivent la conquête romaine, par les mêmes éléments : rempart simple à tracé curviligne, plusieurs fossés concentriques, renforcement des défenses de l'entrée par des champs de pierres dressées (dès le VIe, voire peut-être dès le VIIe siècle) et par des ouvrages avancés.

En ce qui concerne les techniques de construction, les remparts sont en pierre, mais la terre et le bois devaient être assez souvent présents, comme en témoignent plusieurs fouilles récentes. Sur le site de Chao Samartín (Grandas de Salime, Asturies), une muraille en pierre de trois mètres d'épaisseur, renforcée par un poutrage vertical, a pu être datée du VIIIe siècle (Villa 2007) (ill. 2, nº 32). Cette muraille était précédée par un fossé à section en V. Après plusieurs siècles d'abandon, la première fortification est remplacée, au IVe siècle, par une muraille en pierre doublée d'un large fossé. La nouvelle muraille se présente extérieurement comme une suite de compartiments oblongs juxtaposés (*cf. infra,* ill. 12), mais fait curieux, cette compartimentation n'est qu'apparente, car il s'agit en fait du rhabillage des restes de l'ancienne muraille (Villa 2007, p. 200). Nous reviendrons plus loin sur les murailles à compartiments qui sont une spécificité des fortifications astures (Berrocal-Rangel 2004, p. 76).

Hormis cette singularité, les défenses protohistoriques de l'Asturie ne diffèrent pas de celles du reste de la Corniche Cantabrique et de la Galice. Ce sont, dans toute cette bande atlantique, des murailles linéaires au tracé sinueux épousant les contours du relief, très rarement munies de bastions (et seulement en flanquement des portes principales). Devant l'entrée se dresse assez souvent un *antecastro*, sorte de redoute ou de fortin avancé. Tous les efforts tendent à la protection de la zone d'accès, systématiquement assurée par un ou plusieurs fossés (Romero 1976, p. 21 ; Sánchez-Palencia *et al.* 2002, p. 253 ; Silva 1986, p. 291-292). Le nombre de fossé semble augmenter avec le temps ;

on compte ainsi jusqu'à cinq fossés concentriques, avec leurs levées de terre respectives, sur le site de Carvalelhos (ill. 2, nº 33). Ces défenses avancées sont parfois complétées, dans l'intérieur des terres, par des champs de pierres dressées. Certains sont anciens, comme ceux de Zamora, León et Tras-os-Montes dont les plus anciens ont été datés du VIe siècle (Esparza 2003), mais on en trouve jusqu'à l'époque romaine, comme à San Isidro et à Picu da Mina dans les Asturies (Carrocera 1990) (ill. 2, nº 41).

De fait, dans cette région, à la différence du reste de la péninsule, la conquête romaine n'implique pas des changements radicaux dans la morphologie des fortifications. Pendant deux ou trois générations, jusqu'au milieu du Ier siècle de notre ère, on continuera à bâtir des *castros* qui conservent, pour l'essentiel, les caractéristiques qu'ils avaient à l'âge du Fer (à commencer par la maison ronde, si caractéristique des villages gallaïques et astures), même si leur place et leur fonction ont profondément changé dans le nouvel ordonnancement romain du territoire. Tout au plus peut-on noter une plus grande qualité des appareils et, localement, la multiplication des fossés. Mais un certain nombre d'indices portent à penser que les enceintes avaient perdu tout ou partie de leur fonction défensive : on constate ainsi que les maisons viennent s'y agréger, alors qu'à l'époque préromaine un espace libre était normalement ménagé entre le rempart et les zones d'habitat (Sánchez-Palencia *et al.* 2002). D'autre part, dans le secteur minier de Las Médulas (León), dont l'exploitation en grand commence après la conquête romaine, des procédés dérivés de la technologie minière ont été observés sur les *castros* indigènes des environs, pour le creusement et l'entretien des fossés (Sánchez-Palencia *et al.* 2002, p. 253) (ill. 2, nº 34, 35).

Il est rare, dans ces régions, que l'on observe des dispositifs de défense réellement complexe. L'exception qui confirme la règle est le *castro* de Llagú (Oviedo), intégralement fouillé il y a quelques années. On y a mis au jour une tour ronde combinée à un bastion quadrangulaire, avec des escaliers en pierre donnant accès à l'étage de la tour et au chemin de ronde (Berrocal-Rangel *et al.* 2002) (*cf. infra*, ill. 11). Ces ouvrages appartiennent à la dernière phase de construction du *castro*, vers le milieu du Ier siècle après J.-C. : ils témoignent donc, comme sur d'autres sites proches du littoral (Coaña, Viladonga, San Cibrán, Sanfins, Briteiros), d'une étape de romanisation partielle des structures indigènes.

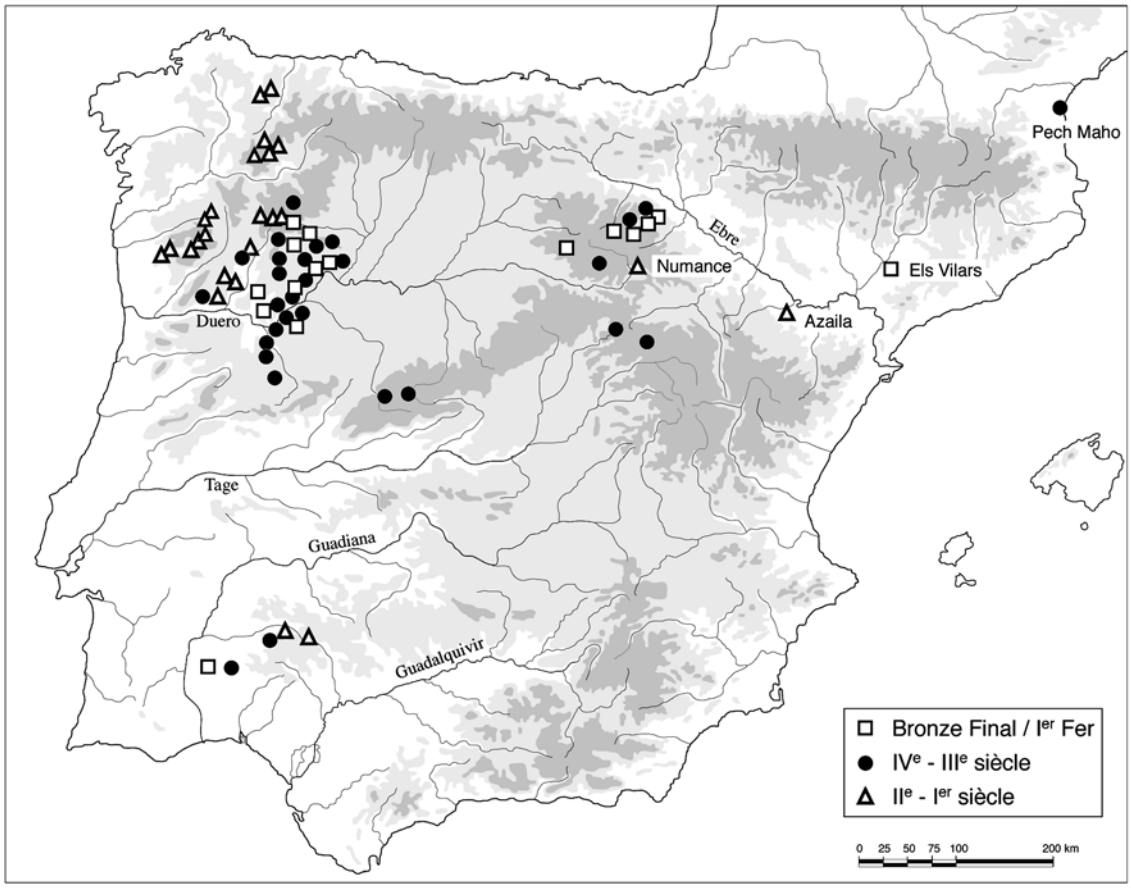
QUESTIONS OUVERTES SUR TROIS DOSSIERS ARCHITECTURAUX

Parmi les éléments constitutifs des enceintes de l'Hispanie celtique, il en est trois qui méritent une attention particulière : les champs de pierres dressées, les remparts à compartiments et les remparts vitrifiés. Tous trois offrent de bons exemples des ambiguïtés, voire des impasses de la méthode comparative, fondée plus ou moins explicitement sur le postulat d'un schéma diffusionniste, qui ne permet pas de démontrer de façon probante le rôle d'un éventuel vecteur celtique dans la distribution péninsulaire de tel ou tel dispositif de défense.

Les champs de pierres dressées ou « chevaux de frises »

Les dispositifs de défense avancée formés par des champs de pierres dressées verticalement dans le sol en rangs serrés (souvent appelées, à tort, « chevaux de frises ») présentent une distribution discontinue en Europe occidentale, avec une concentration en péninsule Ibérique et une autre dans les îles Britanniques, ce qui a suscité l'idée qu'ils pouvaient être liés à l'expansion celtique, soit par la voie atlantique, soit par la voie continentale (Harbison 1968). Il reste difficile de se prononcer sur cette question, malgré la multiplication des découvertes en Espagne et au Portugal, en raison des incertitudes de la chronologie et de l'existence de cas isolés, comme Els Vilars en Catalogne (G.I.P. 2003) (ill. 2, nº 45) et Pech Maho en Languedoc (Gailledrat, Moret 2003), qui élargissent vers la Méditerranée l'aire géographique de ce dispositif, et ceci dès le VIIIe siècle av. J.-C. dans le cas d'Els Vilars (pour un état récent de la question : Alonso *et al.* 2003).

Face à ces difficultés, certains chercheurs ont privilégié des interprétations qui mettent l'accent sur les capacités d'innovation et d'adaptation des populations de l'intérieur de la péninsule : dans cette perspective, les « chevaux de frise » en pierre seraient une solution appropriée qui aurait pu apparaître et se développer indépendamment dans plusieurs zones où le substrat rocheux se prête idéalement à de tels dispositifs (plusieurs contributions dans Alonso *et al.* 2003). Sans prétendre, loin s'en faut, apporter une réponse définitive à toutes ces interrogations, on peut émettre quelques observations à partir d'un simple examen de la carte de distribution des champs de pierres dressées (ill. 6, d'après Berrocal 2004).

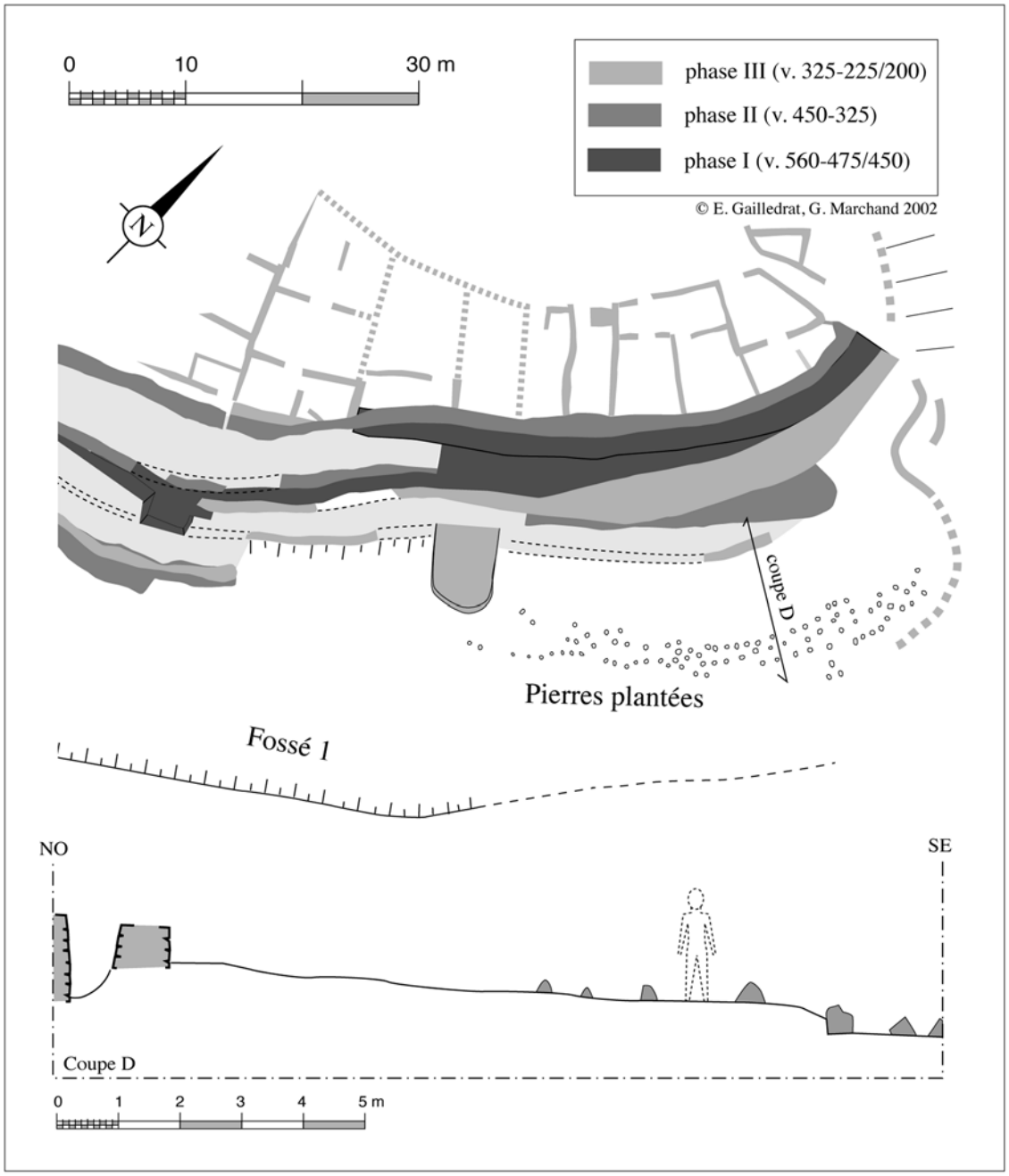


6. L'Hispanie celtique. Distribution des enceintes défendues par des champs de pierres plantées.

1. La grande majorité des cas connus appartiennent à la péninsule Ibérique, à l'ouest d'une diagonale allant de Huelva à Lérida. Les cas positivement attestés au nord des Pyrénées sont très rares (Moret 1991, p. 11). En France, le seul cas avéré de pierres dressées est celui de Pech Maho (Sigean, Aude), dont la date de construction, récemment revue, se situe probablement au IVe siècle, ou au plus tard au début du IIIe siècle (Gailledrat, Moret 2003). Mais il s'agit, pour deux raisons, d'un cas atypique. D'abord, ce site du littoral languedocien s'inscrit à l'évidence dans un contexte méditerranéen, avec une forte composante ibère dans sa population, attestée par la céramique et l'épigraphie. D'autre part, l'efficacité défensive du dispositif peut être sérieusement mise en doute, compte tenu de sa faible largeur et du fait qu'il ne s'étend que sur le quart du parcours des fortifications ; il est notamment absent face à la porte principale, là où son utilité aurait été la plus grande. En outre, les pierres sont peu élevées et séparées par des intervalles importants, entre 0,70 et 1,50 m : elles ne pouvaient donc offrir qu'un obstacle dérisoire à la progression d'un assaillant décidé (ill. 7).

Dans les îles Britanniques, les exemples sont peu nombreux et clairsemés : ils ne constituent pas un trait caractéristique de l'architecture insulaire considérée dans sa globalité, et, fait assez troublant, les rares datations dont on dispose se répartissent sans logique apparente sur une très longue période, du Bronze final au Moyen Âge (Cotter 2003, p. 114-115). Par ailleurs, à y regarder de près, la relation avec des populations celtiques n'est pas systématique, ni en Hispanie ni ailleurs ; on a plutôt l'impression que ce sont les ressources combinées de la topographie et de la lithologie locale qui favorisent l'émergence et le développement du phénomène.

2. En péninsule Ibérique, on constate l'existence de trois ou quatre foyers de distribution, peu ou pas reliés entre eux. Or, il est impossible de postuler une relation culturelle ou historique directe entre le groupe pélendon de Soria, le groupe gallaïco-asture de León, Zamora et Tras-os-Montes, et celui des *Celtici* de l'Alentejo et de Huelva. Il n'y a guère qu'un seul moment où l'on peut rattacher des « chevaux de frise » de plusieurs régions éloignées à un même contexte historique : c'est, au premier siècle avant notre ère, bien après la conquête, le



7. L'Hispanie celtique. Secteur sud-est des fortifications de Pech Maho (Sigean, Aude), d'après Gailledrat, Moret 2003, figures 4 et 10. Planimétrie E. Gailledrat - G. Marchand..

moment des guerres civiles (Berrocal-Rangel 2003, p. 227 ; et pour un rappel des diverses hypothèses en présence, Esparza 2003, p. 167).

3. Tous ces foyers sont intérieurs, jamais à moins de 50 km de la côte à vol d'oiseau (ce sont les *castros* astures qui en sont les plus proches). Ce mode de distribution est l'inverse de ce qu'on observe en dehors de la péninsule Ibérique, puisque Pech Maho est un port méditerranéen et que les exemples britanniques sont presque tous littoraux (Cotter 2003 ; Harbison 1968). Dès lors, plutôt qu'à un cheminement du nord vers le sud, il faudrait plutôt déduire de ces répartitions un schéma contraire, avec une naissance du procédé dans le cœur de la péninsule Ibérique, suivie de sa diffusion vers la Méditerranée et vers les régions septentrionales du monde atlantique…

4. Sous les apparences d'un dispositif simple et peu diversifié, les champs de pierres dressées répondent en réalité à une grande variété de formes,

de dispositions topographiques et de fonctions. À Els Vilars (Arbeca, Lérida), les pierres dressées semblent dénuées de toute utilité défensive (elles touchent presque à la muraille) et les fouilleurs du site ont mis l'accent sur leur valeur esthétique et monumentale (G.I.P. 2003, p. 238 sqq.) (ill. 2, nº 45). Devant le *castro* de Las Peñas de Aroche (Huelva), elles servaient à canaliser les voies d'accès vers le côté le mieux protégé de la fortification (Berrocal-Rangel 2004, p. 57-59) (ill. 2, nº 46), de même que sur d'autres sites de Soria ou, plus à l'ouest, de Salamanque (Esparza 2003, p. 162). Mais on trouve aussi des cas où les champs de pierre dressées s'étendent jusqu'au sommet des talus et des levées de terre qui précèdent la muraille, jouant ainsi le rôle normalement dévolu à une palissade ou à une estacade (Carrocera 1990, fig. 1). Il reste beaucoup à faire, dans ce domaine, et nul doute qu'une analyse fonctionnelle menée de façon systématique sur tous les sites connus jetterait un jour nouveau sur le phénomène des pierres dressées, et notamment sur l'évolution chronologique du rôle qu'elles jouent dans l'organisation des défenses.

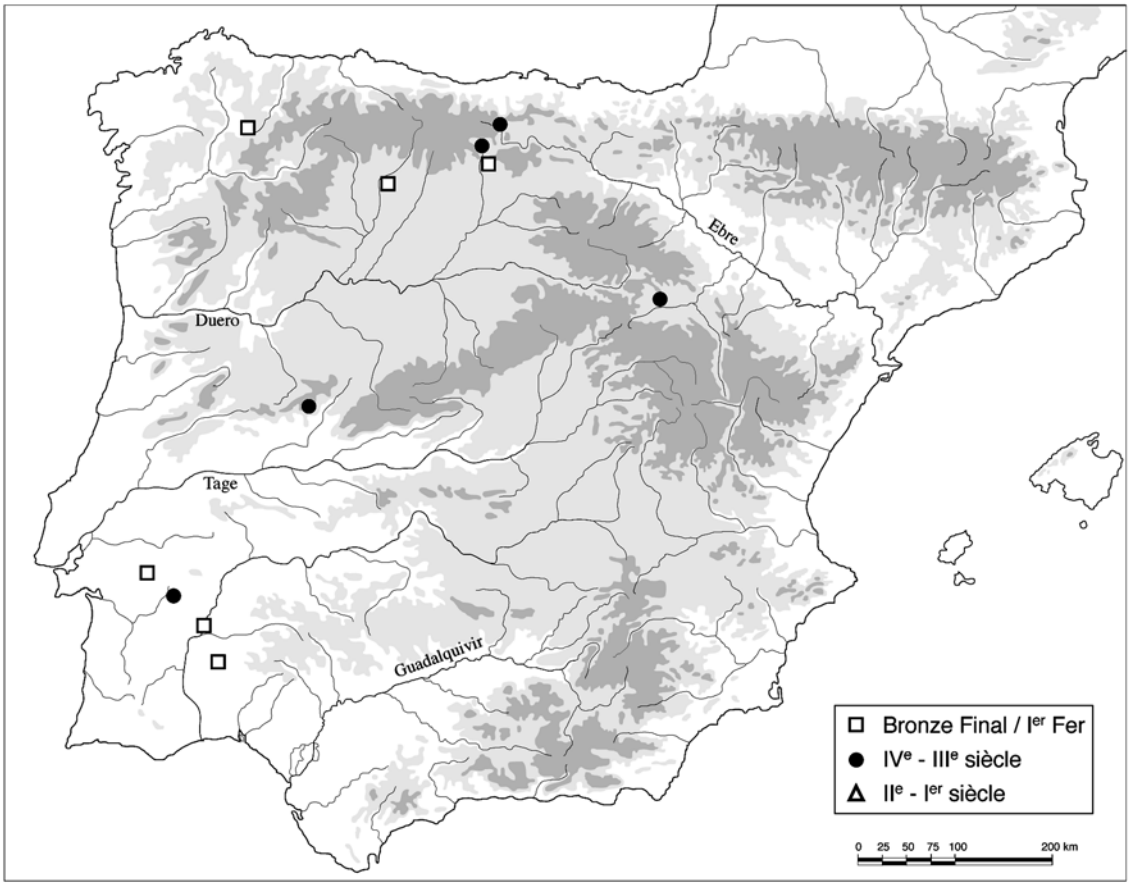
5. De fait, la question de la chronologie est fondamentale. Notons tout d'abord que dans chacun des principaux foyers de distribution connus, des datations très éloignées dans le temps les unes des autres ont été publiées pour différents sites. D'autre part, ces datations sont parfois sujettes à caution : très rares, en effet, sont les cas où les champs de pierres dressées ont fait eux-mêmes l'objet de fouilles stratigraphiques ; le plus souvent, c'est la durée d'utilisation de l'habitat, à l'intérieur de l'enceinte, qui fonde les chronologies. Les incertitudes sont donc nombreuses, et en plus d'une occasion des datations différentes ont été proposées pour le même site (*cf.* par exemple Berrocal-Rangel 1992, p. 191 ; Berrocal-Rangel 2003, p. 218). Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui certain que dans les trois foyers régionaux connus, la chronologie des champs de pierres dressées s'étend sur une très longue période qui va du VIIIe siècle av. J.-C. au Ier siècle ap. J.-C.

Les sources littéraires complètent le tableau que nous venons d'esquisser. Dans un texte d'Appien (*Ib.* 76) qui décrit l'*oppidum* celtibère de Numance (ill. 2, nº 1) en 143-142 av. J.-C., au moment des premières tentatives d'attaque romaine, il est dit que « le seul chemin qui descendait vers la plaine était défendu par des fossés et des pierres levées. » P. Goukowsky (1997) traduit par ces deux derniers mots le terme grec *stêlai*, qui ne peut effectivement désigner que des blocs de pierre allongés dressés verticalement. Ce texte confirme donc l'emploi d'un dispositif militaire qui n'a rien à voir avec des palissades en bois (comme l'ont cru d'autres traducteurs) : il s'agit sans aucun doute d'un rideau de pierres dressées comparables à ceux dont nous venons de traiter. Mais ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est qu'il barrait un chemin, à une certaine distance de l'*oppidum* : il ne faisait donc pas partie des défenses rapprochées de ce dernier, mais d'un dispositif très avancé dont le seul autre exemple connu par l'archéologie est celui de Las Peñas de Aroche (Huelva), évoqué plus haut.

Les observations qui précèdent n'autorisent pas de conclusions définitives. Tout au plus peut-on dire que les champs de pierres dressées sont un élément multifonctionnel, principalement défensif, qui est attesté pendant la totalité de l'âge du Fer, et même au-delà jusqu'au début du Haut Empire, dans plusieurs secteurs de l'Hispanie celtique. On ne saurait écarter l'idée d'une élaboration locale du procédé, suggérée par Ángel Esparza (2003), élaboration qui aurait pu avoir lieu indépendamment dans plusieurs régions de la péninsule, partout où des affleurements de roches métamorphiques chaotiques, dressées presque verticalement, offrent, en quelque sorte, un modèle naturel de champs de pierres dressées. Dans cette optique, il serait évidemment aventureux de se servir des « chevaux de frise » comme d'un indicateur de relations culturelles à longue distance entre divers peuples du monde atlantique ou du monde celtique, même s'il est vrai qu'ils sont absents ou quasiment absents dans l'aire ibérique non indo-européenne.

Les remparts calcinés ou vitrifiés et la question de l'emploi du bois dans leur construction

Plusieurs fouilles récentes permettent d'apporter des éléments nouveaux à la question des remparts vitrifiés dans la péninsule Ibérique (ill. 8). Le cas de Monte Novo (Alto Alentejo) est particulièrement éloquent, en raison de la présence de restes vitrifiés, répartis tout au long du tracé de la muraille (Burgess *et al.* 1999). À Passo Alto (Serpa, Portugal), les analyses pétrochimiques réalisées sur des moellons rubéfiés ont confirmé que le rempart avait été soumis à un incendie violent (Berrocal-Rangel 2003, p. 218 ; Soares 2003 ; Díaz-Martínez *et al.* 2005). À ces éléments doivent maintenant s'ajouter des indices recueillis tout récemment sur le site de Ratinhos (Moura, Portugal), consistant en blocs de pierre rubéfiés ou vitrifiés et en fragments de briques de terre crue cuits par un incendie ayant atteint de hautes températures (Berrocal-Rangel,



8. L'Hispanie celtique. Distribution des remparts en pierre à poutrage interne.

Silva 2007). Il est intéressant de noter que sur ce dernier site, les fragments vitrifiés ont été trouvés à proximité de plusieurs trous de poteaux alignés à la base de la muraille (ill. 9), dont la construction a pu être datée du VIIIe siècle, comme à Passo Alto.

Ces divers éléments suggèrent des incendies accidentels ou intentionnels sur des remparts à soubassement de pierre comprenant parfois, comme à Ratinhos, des poutrages verticaux en bois, et à superstructures en adobes et en bois. Suivant l'hypothèse de Youngblood *et al.* (1978, p. 118-120), il est probable qu'en l'absence de mortier de chaux, l'emploi de matériaux organiques divers pour lier la maçonnerie de pierres a pu favoriser le phénomène de vitrification.

Ces cas archéologiquement avérés de construction mixte (pierre, terre et bois) sont peu nombreux, mais ils couvrent une vaste partie de l'ouest et du nord de la péninsule (*cf. supra*, ill. 8). La majorité des exemples se répartissent du sud du Guadiana au nord du Tage (El Gasco, Castelinhos da Serra, Monte Novo, Passo Alto : Berrocal-Rangel 2004, p. 38) (ill. 2, nº 24-26 et 47). En dehors de Ratinhos, seul a été fouillé le site de Castelinhos da Serra (Gibson *et al.* 1998), ce qui rend difficile une juste appréciation de leur architecture, mais il semble s'agir de rempart d'une conception très simple. Les datations proposées vont de la transition Bronze final/premier âge du Fer (pour Castelinhos da Serra et Passo Alto) à la fin du second âge du Fer (pour Monte Novo). On leur adjoindra, dans la corniche Cantabrique, le remarquable site archéologique de Chao Samartín (Asturies) où, comme on l'a vu plus haut, le rempart du VIIIe siècle comportait un poutrage vertical (Villa 2007). Nul doute que des murailles à poutrage interne de ce type devaient être fréquentes – et pas seulement au Bronze final – dans toute la frange septentrionale atlantique, où le milieu se prête excellemment à ce type de construction, en raison de l'abondance du bois d'œuvre.

De façon plus générale, il apparaît clairement que le bois était beaucoup plus souvent et massivement employé dans la construction des remparts de l'intérieur de la péninsule Ibérique qu'on ne l'a longtemps cru, et pas seulement pour la construction de palissades au sommet d'un rempart

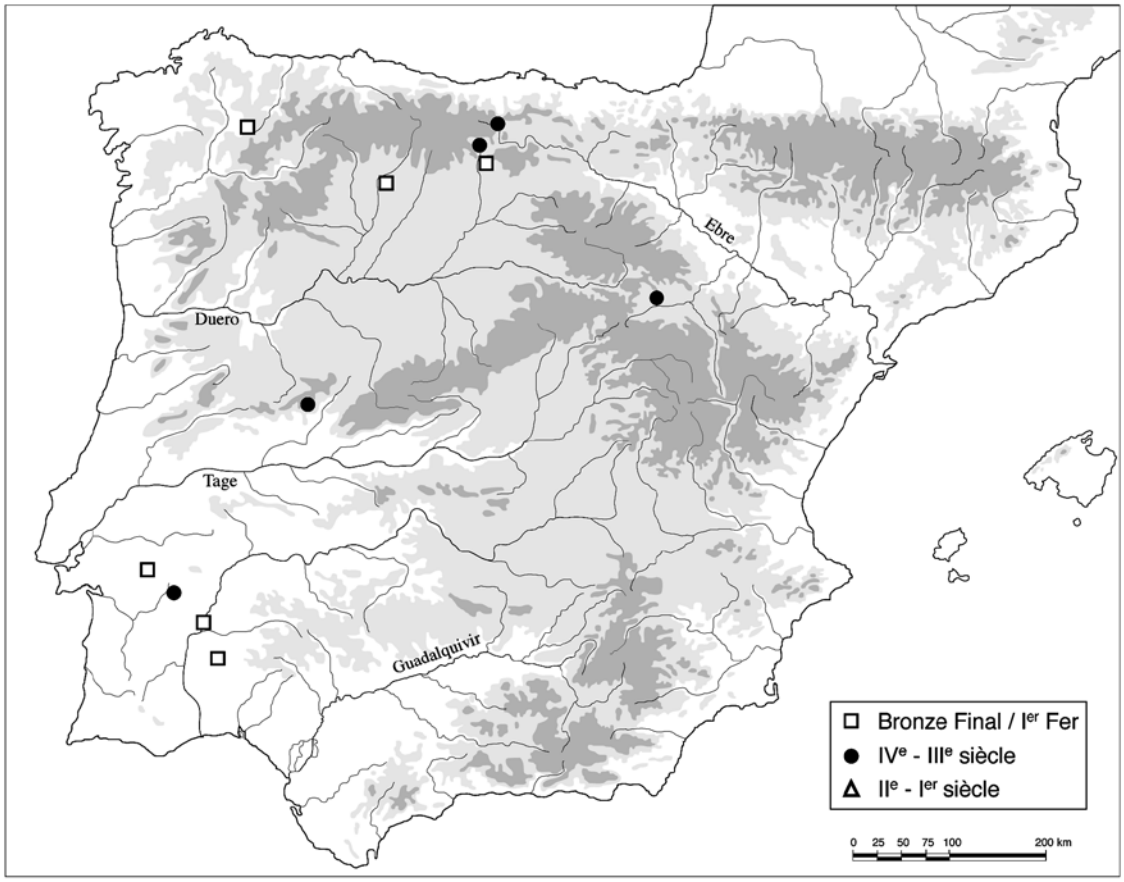
9. L'Hispanie celtique. Fondations de la muraille et trous de poteau de l'enceinte haute de Ratinhos, Moura-Alqueva, Portugal (campagne 2006). Cliché Luis Berrocal.

de pierre (Llanos 1995, p. 269 sqq ; Moret 1991, p. 14-21). Il est souhaitable que de nouvelles fouilles axées sur ce thème permettent de nourrir ce dossier et de reprendre sur des bases plus saines le débat, engagé il y a plusieurs années, sur l'éventualité de la présence dans la péninsule de murailles à poutrage interne de type Kelheim ou Preist.

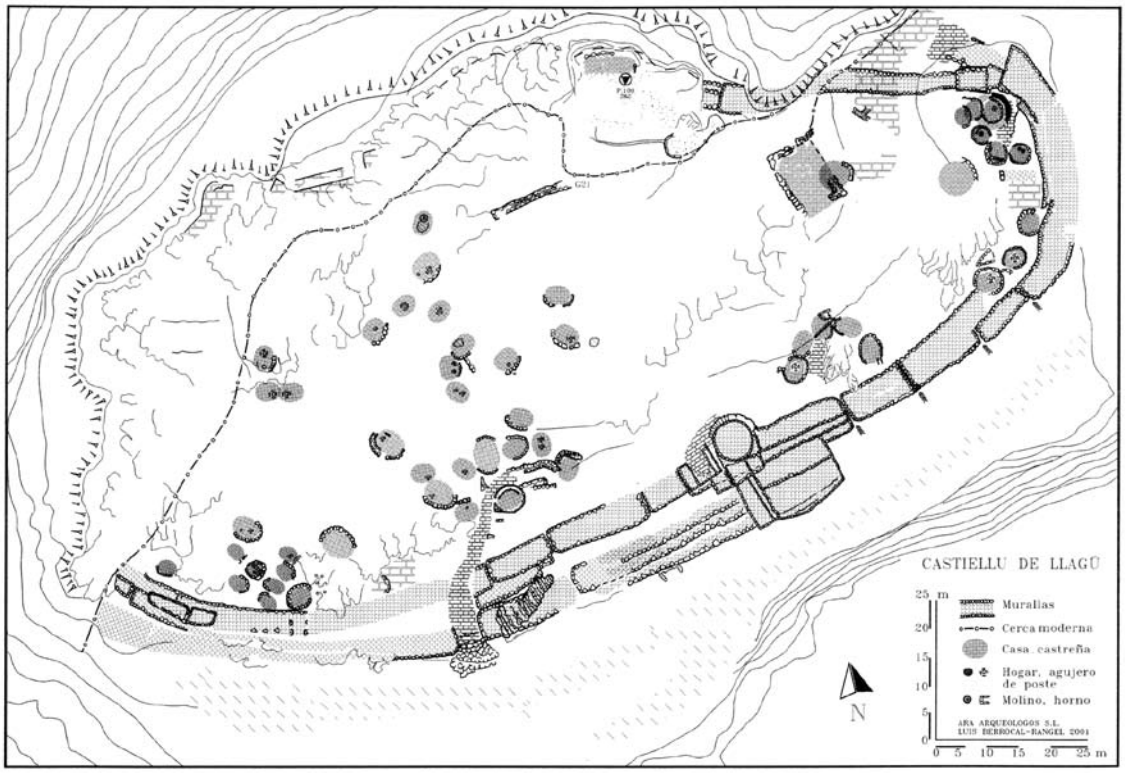
Les murailles à caissons et à compartiments modulaires

À la différence des deux dossiers précédents, la muraille à caissons, segmentée par des refends de maçonnerie, est un exemple d'emprunt méditerranéen, qu'on peut faire remonter en dernier ressort à des modèles phénico-puniques (Díes Cusí 2001), mais qui a pu connaître un regain de faveur après la conquête romaine, car on en trouve de nombreux exemples dans l'architecture militaire romaine, en Italie comme en Hispanie. Largement diffusée dans le monde ibérique non indo-européen, cette technique de construction fut adoptée et réinterprétée de façon parfois très originale dans certains secteurs du domaine hispanoceltique. On peut d'ailleurs noter que les murailles de caissons sont, fonctionnellement parlant, l'équivalent en pierre des techniques de constructions mixtes de l'aire laténienne, dans lesquelles les poutres horizontales, disposées à intervalles réguliers, jouent le même rôle stabilisateur que les refends maçonnés de l'*emplekton* méditerranéen.

Nous ne nous étendrons pas sur les cas d'emprunts simples, sans réinterprétation du modèle, qui sont généralement tardifs et qui concernent surtout les marges orientales et méridionales du monde celtique péninsulaire (vallée de l'Ebre, sud du plateau central, Extrémadure). Plus intéressants sont les remparts « modulaires » de certains *castros* des Asturies, dont la datation et la filiation ont suscité des débats contradictoires. Ces murailles sont propres à une petite partie de la corniche Cantabrique, sur le territoire du peuple asture (ill. 10). Les courtines sont formées par une succession de compartiments rectangulaires, aboutés les uns aux autres (Maya 1983, p. 299 ; Camino Mayor 2000 ; Berrocal-Rangel 2004, p. 53-54) (ill. 11). La longueur



10. L'Hispanie celtique. Distribution des murailles à caissons et à compartiments modulaires.



11. L'Hispanie celtique. Plan de l'enceinte de Llagú (Oviedo), d'après Berrocal-Rangel et al. *2002.*

I 2. L'Hispanie celtique. Muraille à compartiments du Chao Samartín (Asturias), face externe. Cliché Luis Berrocal.

de ces compartiments varie beaucoup, de trois à trente mètres de long. Le plus souvent ils sont structurellement indépendants les uns des autres, mais il arrive que la solution de continuité ne touche que le parement externe, comme au Chao Samartín (Villa 2007, p. 200) (ill. 12), ce qui montre bien que cette compartimentation était voulue, qu'on tenait à la rendre visible et qu'elle présentait donc des connotations symboliques ou esthétiques (Berrocal-Rangel 2004, p. 76).

Les chronologies ne sont pas toute fondées sur des données stratigraphiques, et certaines, comme celle de la Campa Torre, sont controversées (fin du VIe siècle pour Maya, Cuesta 2001, p. 55 ; pas avant le IVe siècle pour Camino Mayor 2000) ; mais dans d'autres cas – Chao Samartín, Llagú, Morrión – une datation du second âge du Fer, à partir du IVe siècle, est hors de doute, et les exemples les plus excentrés paraissent aussi les plus tardifs, à San Chuís, à El Chano ou à San Juan de Paluezas (Berrocal-Rangel 2004, p. 52). Compte tenu du petit nombre de cas connus – moins d'une douzaine – et de leur concentration dans les bassins de la Sella, du Nalón et de la Navia, ces murailles d'un style si particulier ont été attribuées en propre aux Astures, en tant que création originale et, en quelque sorte, emblématique de ce peuple (Maya 1983, p. 299). Cette position a été discutée par J. Camino (2000) qui voit plutôt dans les murailles à compartiments une adaptation tardive (à partir du IVe ou du IIIe siècle) du modèle méditerranéen des murailles à caissons.

Reste à aborder la question de la fonction de ces compartiments. Il est fort possible que la segmentation du rempart ait contribué à la stabilité de l'ouvrage sur des terrains géologiquement peu stables, et d'autre part les hiatus ménagés entre les tronçons de la courtine pouvaient permettre une meilleure évacuation des eaux de ruissellement, dans une région très arrosée (Camino Mayor 2000, p. 40 ; Berrocal-Rangel *et al.* 2002, p. 102-105).

Mais ces explications ne sont certainement pas suffisantes, vu la façon dont les bâtisseurs ont fait en sorte de souligner des interruptions qu'ils auraient fort bien pu masquer en façade. Nous avons évoqué à l'instant la valeur emblématique de ces murailles, dans une société asture qui aurait trouvé dans cette architecture singulière une forme d'auto-représentation, dans la mesure où elle leur permettait de singulariser l'aspect extérieur de leurs villages fortifiés, en les différenciant des enceintes

des communautés voisines. Cette dynamique qu'on est tenté de qualifier d'identitaire pourrait expliquer la survivance de ces murailles à compartiments longtemps après la conquête romaine, en vertu d'une attitude de repli conservateur sur des valeurs culturelles considérées comme propres. On pourrait aisément trouver d'autre exemple de ce comportement, dans d'autres régions des provinces occidentales de l'Empire ; on n'en citera ici que deux : les tours rondes monumentales des fortifications du Bas Aragon, dont le type se maintient pendant cent cinquante ans après la conquête romaine (Moret *et al.* 2006), ou bien les *muri gallici* néroniens de la Bourgogne, évoqués ailleurs dans ce même colloque.

Une autre interprétation, non exclusive d'ailleurs de la précédente, peut être avancée. Les séparations bien visibles entre les tronçons de la muraille pourraient refléter la répartition du travail de construction entre plusieurs équipes d'ouvriers travaillant dans le cadre d'un système de corvées ou de prestations communautaires. Chaque compartiment aurait « appartenu » en quelque sorte à l'un de ces groupes – peut-être des groupes de parenté – qui aurait été chargé de sa construction et de son entretien. Il ne s'agit là bien sûr qu'une simple hypothèse de travail, qui pour être validée devrait être couplée à analyse spatiale de l'habitat, afin d'y rechercher d'éventuels regroupements des unités domestiques en quartiers séparés.

* * *

De ce bref tour d'horizon, inévitablement incomplet, on retiendra surtout la diversité des évolutions régionales, la complexité des courants d'échanges et d'influences, et le poids des traditions locales, issues d'un substrat culturel qu'il est souvent impossible d'attribuer à un ensemble culturel ou linguistique déterminé. Du reste, il est frappant de constater que les cartes élaborées à partir de la répartition géographique des phénomènes architecturaux ne recouvrent que très imparfaitement les cartes linguistiques et ethniques.

Ce sont en fait deux grandes zones qui se dessinent, avec des contours flous et des transitions graduelles : une aire atlantique, de l'Extrémadure à la Cantabrie, où dominent quelques traits distinctifs comme les fossés multiples, les remparts linéaires dépourvus de tours, l'utilisation du bois dans la construction des murailles ; et une aire « ibérisée », sur les bordures orientales et méridionales du plateau central, où s'est peu à peu imposée, dans un processus qui se poursuit jusqu'au Ier siècle avant notre ère, une architecture qu'on qualifiera, pour simplifier, de méditerranéenne.

Mais cette bipartition majeure masque d'autres lignes de force, plus difficiles à mesurer et, surtout, à interpréter. Pour ne citer qu'un exemple, les champs de pierres dressées ont une distribution discontinue dont deux des principaux foyers appartiennent à l'aire atlantique, alors que le troisième, à l'est, est plutôt tourné vers la vallée de l'Ebre et vers le monde méditerranéen : cette répartition est donc indépendante de la dichotomie Atlantique/Méditerranée, mais elle ne montre pas non plus de corrélation significative avec des territoires ethniques ou linguistiques. Sans doute faudra-t-il se résoudre à admettre que les phénomènes architecturaux ont leurs dynamiques et leurs évolutions propres, en marge des grands courants culturels auxquels nous avons trop tendance à vouloir les rattacher.

BIBLIOGRAPHIE

Almagro-Gorbea 1976-1978 : ALMAGRO-GORBEA (M.). — La iberización de las zonas orientales de la Meseta. *Ampurias*, 38-40, 1976-1978, p. 93-156.

Almagro-Gorbea 1994a : ALMAGRO-GORBEA (M.). — Proto-celtes et Celtes dans la Péninsule Ibérique. *In* : BOUDET (R.) dir. — *L'âge du Fer en Europe sud-occidentale.* Actes du 16e colloque de l'AFEAF (Agen, 28-31 mai 1992). Agen : Aquitania, 1994, p. 289-296 (Aquitania ; 12).

Almagro-Gorbea 2005 : ALMAGRO-GORBEA (M.). — Los Celtas en la Península Ibérica. *In* : **Jimeno 2005**, p. 29-37.

Almagro-Gorbea *et al.* 2001 : ALMAGRO-GORBEA (M.), MARINÉ (M.), ÁLVAREZ-SANCHÍS (J. R.) dir. — *Celtas y Vettones*. [catalogue de l'exposition] Avila, septembre - décembre 2001. Avila : Excma. diputacion provincial de Avila, 2001.

Alonso *et al.* 2003 : ALONSO (N.), JUNYENT (E.), LAFUENTE (A.), LÓPEZ (J. B.) dir. — *Chevaux-de-frise i fortificació en la Primera Edat del Ferro Europea*. Lleida : Universitat de Lleida, 2003.

Álvarez-Sanchís 2003 : ÁLVAREZ-SANCHÍS (J.). — *Los señores del ganado. Arqueología de los pueblos prerromanos en el Occidente de Iberia*. Madrid : Akal Arqueología, 2003.

Álvarez-Sanchís 2007 : ÁLVAREZ-SANCHÍS (J.). — El poblado fortificado de La Mesa de Miranda (Chamartín,

Ávila) y su relación con el poblamiento prerromano del valle Amblés. *In* : **Berrocal-Rangel, Moret 2007**, p. 237-254.

Arlegui 1992 : ARLEGUI (M.). — El yacimiento celtibérico de Castilmontán, Somaén (Soria) : el sistema defensivo. *In* : *II Symposium de Arqueología Soriana* (Soria 1989). Soria, 1992, I, p. 495-513.

Asensio 1995 : ASENSIO ESTEBAN (J. Á.). — *La ciudad en el mundo prerromano en Aragón.* Saragosse : Institución Fernándo el Católico, 1995.

Benítez *et al.* 2004 : BENÍTEZ (L.), ESTEBAN (G.), HEVIA (P.). — *Protohistoria y Antigüedad en la provincia de Ciudad Real (800 a.C. – 500 d. C.).* Ciudad Real : Ediciones C & G, 2004.

Berrocal-Rangel 1992 : BERROCAL-RANGEL (L.). — *Los pueblos célticos del Suroeste de la Península Ibérica.* Madrid : Editorial Complutense, 1992 (Complutum Extra ; 2).

Berrocal-Rangel 2003 : BERROCAL-RANGEL (L.). — La expansión meridional de los chevaux de frise : los castros célticos del Suroeste. *In* : **Alonso *et al.* 2003**, p. 209-232.

Berrocal-Rangel 2004 : BERROCAL-RANGEL (L.). — La defensa de la comunidad. Sobre las funciones emblemáticas de las murallas protohistóricas en la Península Ibérica. *Gladius*, 24, 2004, p. 27-98.

Berrocal-Rangel 2005 : BERROCAL-RANGEL (L.). — Las fortalezas de entrada. Un elemento de la poliorcética castreña desde el enfoque de la Conquista romana. Norba. *Revista de Historia*, 18, 2005, p. 11-31.

Berrocal-Rangel 2007 : BERROCAL-RANGEL (L.). — El poblado fortificado de El Castrejón de Capote y su paisaje. *In* : **Berrocal-Rangel, Moret 2007**, p. 255-280.

Berrocal-Rangel, Moret 2007 : BERROCAL-RANGEL (L.), MORET (P.) dir. — *Paisajes fortificados de la Edad del Hierro. Las fortificaciones protohistóricas de la Meseta y la vertiente atlántica en su contexto europeo*. Actas del coloquio, Madrid, 2006. Madrid : Real Academia de la Historia ; Casa de Velázquez, 2007 (Bibliotheca Archaeologica Hispana ; 28).

Berrocal-Rangel, Silva 2007 : BERROCAL-RANGEL (L.), SILVA (A. C. Sousa) — O castro dos Ratinhos (Moura-Alqueva, Portugal) : Um complexo defensivo no Bronze Final do Sudoeste peninsular. *In* : **Berrocal-Rangel, Moret 2007**, p. 169-190.

Berrocal-Rangel *et al.* 2002 : BERROCAL-RANGEL (L.), MARTÍNEZ SECO (P.), RUIZ (C.). — El Castiellu de Llagú. Un castro astur en los orígenes de Oviedo. Madrid : *Bibliotheca Archaeologica Hispana*, 13, 2002.

Burgess *et al.* 1999 : BURGESS (C.), GIBSON (C.), CORREIA (V. H.), RALSTON (I.). — Hillforts, oppida and vitrification in the Évora area, Central Portugal, 1986-1988. A preliminary report. *Northern Archaeology*, 17/18, 1999, p. 129-147.

Burillo 1995 : BURILLO MOZOTA (F.) dir. — *Poblamiento Celtibérico. III Simposio sobre los Celtíberos*. Saragosse : Institución Fernando el Católico, 1995.

Burillo 1998 : BURILLO MOZOTA (F.). — *Los Celtíberos. Etnias y estados.* Barcelona : Ed. Crítica, 1998 (Arqueología).

Burillo 2003 : BURILLO MOZOTA (F.). — Segeda. Arqueología y Sinecismo. *Archivo Español de Arqueología*, 76, 2003, p. 193-215.

Cabré Aguiló 1930 : CABRÉ AGUILÓ (J.). — *Excavaciones de Las Cogotas, Cardeñosa (Ávila), I: El castro*. Madrid, 1930.

Camino Mayor 2000 : CAMINO MAYOR (J.). — Las murallas compartimentadas en los castros de Asturias : Bases para un debate. *Archivo Español de Arqueología*, 73, 2000, p. 27-42.

Carrocera 1990 : CARROCERA FERNÁNDEZ (E.). — El castro de San Isidro : Informe de las excavaciones arqueológicas 1986. *Excavaciones Arqueológicas en Asturias*, 1, 1990, p. 157-162.

Cerdeño 2005 : CERDEÑO SERRANO (M. L.). — La zona arqueológica de El Ceremeño. *In* : **Jimeno 2005**, p. 103-107.

Cotter 2003 : COTTER (C.). — The Cultural Background of Irish Forts with chevaux de frise. *In* : **Alonso *et al.* 2003**, p. 101-118.

Déchelette 1927 : DÉCHELETTE (J.). — *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine, 4 : Archéologie celtique et protohistorique : Second âge du Fer ou époque de La Tène.* Paris : Picard, 1927. Fasc. 2 (2e édition 1927 avec nouvelle pagination ; 3e édition 1988).

Díaz Martínez 2003 : DÍAZ MARTÍNEZ (E.). — An alternative hypotheses for the origin of ferroan ringwoodite in the pumice of El Gasco (Cáceres, Spain). *Lunar and Planetary Science*, 34, 2003, p. 1318.

Díaz-Martínez *et al.* 2005 : DÍAZ-MARTÍNEZ (E.), SOARES (A. M. M.), KRESTEN (P.), GLAZOVSKAYA (L.). — Evidence for wall vitrification at the Late Bronze Age settlement of Passo Alto (Vila Verde de Ficalho, Serpa, Portugal). *Revista Portuguesa de Arqueología*, 8/1, 2005, p. 151-161.

Díes Cusí 2001 : DÍES CUSÍ (E.). — La influencia de la arquitectura fenicia en las arquitecturas indígenas de la Península Ibérica (s. VIII-VII). In : RUIZ MATA (D.), CELESTINO PÉREZ (S.) dir. — *Arquitectura oriental y orientalizante en la Península Ibérica*. Madrid : Centro de Estudios del Próximo Oriente, 2001, p. 69-121.

Escacena, Fernández 2002 : ESCACENA CARRASCO (J. L.), FERNÁNDEZ TRONCOSO (G.). — Tartessos fortificado. *In* : AMORES (F. de) dir. — *Fortificaciones en el Entorno del Bajo Guadalquivir*. Sevilla, 2002, p. 109-134.

Esparza 2003 : ESPARZA ARROYO (A.). — Castros con piedras hincadas en el Oeste de la Meseta y sus aledaños. *In* : **Alonso *et al.* 2003**, p. 155-178.

Fernández Gómez 2005 : FERNÁNDEZ GÓMEZ (F.). — *Castro de El Raso. Candeleda, Ávila*. Ávila : Cuadernos de Patrimonio Abulense, 5, 2005.

Gailledrat, Moret 2003 : GAILLEDRAT (E.), MORET (P.). — La fortification de Pech Maho (Sigean, Aude) et le problème de ses pierres plantées. *In* : **Alonso *et al.* 2003**, p. 119-133.

Gibson *et al.* 1998 : GIBSON (C.), CORREIA (V. H.), BURGESS (C. B.), BOARDMANN (S.). — Alto do Castelinho da Serra (Montemor-o-Novo, Évora, Portugal). A Preliminary Report on the Excavations at the Late Bronze Age to Medieval Site, 1990-1993. *Journal of Iberian Archaeology*, 0, 1998, p. 189-224.

G.I.P. 2003 : GRUP D´INVESTIGACIÓ PREHISTÒRICA. — Caballos y hierro. El campo frisio y la fortaleza de Els Vilars d'Arbeca (Lleida, España). *In* : **Alonso *et al.* 2003**, p. 233-274.

Gómez Fraile 2001 : GÓMEZ FRAILE (J. M.). — Los celtas en los valles altos del Duero y del Ebro. Alcalá de Henares : *Memorias del Seminario de Historia Antigua*, VIII, 2001.

Gorrochategui 1994 : GORROCHATEGUI (J.). — El celtibérico, dialecto arcaico celta. *Emerita*, 62/2, 1994, p. 297-324.

Goukowsky 1997 : GOUKOWSKY (P.), éd. — *Appien, Le livre ibérique*. Paris : C.U.F., Les Belles Lettres, 1997.

Harbison 1968 : HARBISON (P.). — Castros with chevaux-de-frise in Spain and Portugal. *Madrider Mitteilungen*, 9, 1968, p. 116-147.

Jimeno 2005 : JIMENO MARTINEZ (A.) dir. — *Celtíberos. Tras las huellas de Numancia*. Soria : Junta de Castilla y León, 2005.

Koch 1979 : KOCH (M.). — Die Keltiberer und ihr historische Kontext. *In* : TOVAR (A.) *et al.* dir. — *II Colloquio sobre Lenguas y Culturas Prerromanas* (Tübingen, 1976). Salamanca, 1979, p. 389-402.

Lawrence 1979 : LAWRENCE (A. W.). — *Greek aims in fortification.* Oxford : Clarendon Press, 1979.

Llanos 1995 : LLANOS ORTIZ DE LANDALUZE (A.). — El poblamiento celtíbero en el Alto Valle del Ebro. *In* : **Burillo 1995**, p. 289-328.

Lorrio 1997 : LORRIO ALVARADO (A. J.). — *Los Celtíberos*. Madrid : Editorial Complutense, 1997 (Complutum Extra ; 7).

Lorrio 2007 : LORRIO ALVARADO (A. J.). — El Molón (Camporrobles, Valencia) y su territorio : fortificaciones y paisaje fortificado de un espacio de frontera. *In* : **Berrocal-Rangel, Moret 2007**, p. 213-236.

Lorrio, Ruiz Zapatero 2005 : LORRIO ALVARADO (A. J.), RUIZ ZAPATERO (G.). — The Celts in Iberia. An Overview. *In* : ALBERRO (M.), ARNOLD (B.) dir. — *The Celts in the Iberian Peninsula*. Milwaukee : University of Wisconsin, 2005, p. 167-254 (e-Keltoi ; 6).

Marco 2004 : MARCO SIMÓN (F.). — Acerca de las migraciones célticas a la Península Ibérica. *In* : MARCO (F.), PINA (F.), REMESAL (J.) dir. — *Vivir en tierra extraña : Emigración e integración en el Mundo Antiguo.* Barcelona : Universidad de Barcelona, 2004, p. 77-93 (Colección Instrumenta ; 10).

Martín Bravo 1999 : MARTÍN BRAVO (A. M.). — *Los orígenes de Lusitania. El Primer Milenio A.C. en la Alta Extremadura*. Madrid : Bibliotheca Archaeologica Hispana, 2, 1999.

Maya 1983 : MAYA GONZÁLEZ (J. L.). — La Cultura castreña romana. Su etapa romano provincial. *Lancia*, 1, 1983, p. 221-262.

Maya, Cuesta 2001 : MAYA GONZÁLEZ (J. L.), CUESTA (F.). — *El castro de La Campa Torres. Período prerromano*. Gijón : UTP Editorial, 2001.

Moret 1991 : MORET (P.). — *Les fortifications de l'âge du Fer dans la Meseta espagnole : origine et diffusion des techniques de construction*. Madrid : Casa de Velázquez, 1991, p. 5-42 (Mélanges de la Casa de Velázquez, 27, 1).

Moret 1996 : MORET (P.). — *Les fortifications ibériques, de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*. Madrid : Casa de Velázquez, 1996 (Collection de la Casa de Velázquez ; 56).

Moret 2004a : MORET (P.). — Celtibères et Celtici d'Hispanie : Problèmes de définition et d'identité. *Pallas*, 64, 2004, p. 99-120.

Moret 2004b : MORET (P.). — Premières formes d'urbanisme dans l'Ibérie du second âge du Fer. *In* : AGUSTA-BOULAROT (S.), LAFON (X.) dir. — *Des Ibères aux Vénètes*. Rome : École Française de Rome, 2004, p. 133-157 (Collection de l'École Française de Rome ; 328).

Moret 2006 : MORET (P.). — Architecture indigène et modèles hellénistiques : les ambiguïtés du cas ibérique. *In* : FRANÇOIS (P.), MORET (P.), PÉRÉ-NOGUÈS (S.) dir. — *L'hellénisation en Méditerranée occidentale au temps des guerres puniques (260-180 av. J.-C.).* Actes du colloque international de Toulouse (31 mars-2 avril 2005). Toulouse, 2006, p. 207-227 (Pallas ; 70).

Moret *et al.* 2006 : MORET (P.), BENAVENTE (J. A.), GORGUES (A.). — *Iberos del Matarraña. Investigaciones arqueológicas en Valdeltormo, Calaceite, Cretas y La Fresneda (Teruel)*. Alcañiz : Taller de Arqueología de Alcañiz ; Casa de Velázquez, 2006.

Romero 1976 : ROMERO MASIÁ (A.). — *El hábitat castreño. Asentamientos y Arquitectura de los castros del Noroeste Peninsular.* Santiago de Compostela, 1976.

Ruiz Zapatero, Álvarez-Sanchís 1995 : RUIZ ZAPATERO (G.), ÁLVAREZ-SANCHÍS (J. R.). — Las Cogotas : Oppida and the roots of urbanism in the spanish Meseta. *In* : CUNLIFFE (B.), KEAY (S.) dir. — *Social Complexity and the Development of Towns in Iberia.* Oxford : British Academy/Oxford University Press, 1995, p. 209-235 (Proceedings of the British Academy ; 86).

Sacristán *et al.* 1995 : SACRISTÁN DE LAMA (J. D.), SAN MIGUEL (L. C.), BARRIO (J.), CELIS (J.). — El poblamiento de época celtibérica en la Cuenca Media del Duero. *In* : **Burillo 1995,** p. 337-367.

Sánchez-Palencia *et al.* 2002 : SÁNCHEZ-PALENCIA (F. J.), OREJAS (A.), SASTRE (I.). — Los castros y la ocupación romana en zonas mineras del NW de la Península Ibérica. *In* : DE BLAS (M. A.), VILLA (A.) dir. — *Los poblados fortificados del Noroeste.* Navia, 2002, p. 241-259.

Sanz, Velasco 2003 : SANZ (C.), VELASCO (J.) dir. — *Pintia. Un oppidum en los confines orientales de la región vaccea*. Valladolid, 2003.

Silva 1986 : SILVA (A.). — *A Cultura Castreja no Noroeste de Portugal*. Paços da Ferreira : Museo Arqueológico da Citanía de Sanfins, 1986.

Soares 2003 : SOARES (A. Monge) — O Passo Alto. Uma fortificação única do Bronze Final do Sudoeste. *Revista Portuguesa de Arqueología*, 6 (2), 2003, p. 293-312.

Soutou 1962 : SOUTOU (A.). — Le castellum gabale du Roc de la Fare (commune de Laval-du-Tarn, Lozère). *Gallia*, 20/2, 1962, p. 333-350.

Untermann 1997 : UNTERMANN (J.). — *Monumenta Linguarum Hispanicarum, IV : Die tartessischen, keltiberischen und lusitanischen Inschriften*. Wiesbaden : Reichert Verlag, 1997.

Villa 2007 : VILLA VALDÉS (Á.). — El Chao Samartín (Grandas de Salime, Asturias) y el paisaje fortificado en la Asturias protohistórica. *In* : **Berrocal-Rangel, Moret 2007**, p. 191-212.

Villar 1991 : VILLAR (F.). — *Los indoeuropeos y los orígenes de Europa. Lenguaje e historia*. Madrid, 1991.

Youngblood *et al.* 1978 : YOUNGBLOOD (E.), FREDRIKSSON (B. J.), KRAUT (F.), FREDIKSSON (K.). — Celtic Vitrified Forts : Implications of a Chemical-Petrological Study of Glasses and Source Rocks. *Journal of Archaeological Science*, 5, 1978, p. 99-121.

Zarzalejos, Esteban 2007 : ZARZALEJOS (M.), ESTEBAN (G.). — La secuencia defensiva de La Bienvenida-Sisapo (Almodóvar del Campo, Ciudad Real). El flanco suroriental de la fortificación. *In* : **Berrocal-Rangel, Moret 2007**, p. 281-303.